



# L'INFLUENCE DU FAIT TERRORISTE DANS LES RELATIONS INTERNATIONALES

L'exemple du terrorisme islamique

Mémoire de géopolitique

du chef d'escadrons Christophe BAUDOUIN

dans le cadre du séminaire « courants idéologique et géopolitique »

Directeur : monsieur Jean-Luc POUTHIER

Avril 2003



L'influence du terrorisme dans les relations internationales  
l'exemple du terrorisme islamique

SOMMAIRE

INTRODUCTION

CHAPITRE PREMIER : L'influence du terrorisme sur les États, la leçon de l'histoire

L'abolition de l'État et le rejet de l'autorité : l'anarchisme

Les terrorismes d'extrême gauche : La Fraction Armée Rouge et Les Brigades  
Rouges

CHAPITRE DEUXIEME : le terrorisme islamiste

Les legs du passé : la première guerre d'Afghanistan

Le retournement du jihad contre l'Occident

CHAPITRE TROISIEME : Le terrorisme islamiste et les démocraties

La globalisation et le doute sur l'idée de nation

Le dedans et le dehors

Le terrorisme global

L'impact des attentats suicides

Un processus d'inversion

CONCLUSION

BIBLIOGRAPHIE



## INTRODUCTION

Dans le cadre du séminaire de géopolitique organisé au sein du Collège Interarmées de Défense, il peut apparaître surprenant voire paradoxal de considérer que le terrorisme a un rapport avec l'idéologie et les relations internationales. Pour bien comprendre, il faut sans doute partir du constat que la violence pour la violence reste très rare dans l'histoire. Peut-être le cas des anarchistes de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et du début du 20<sup>ème</sup> constitue une exception à cette règle. Aussi l'idéologie qui consiste à utiliser la violence à des fins politiques a eu une influence assez importante sur les relations internationales tout au long de l'histoire. L'un des meilleurs exemples est sans doute l'assassinat de l'Archiduc François-Ferdinand en 1914 à Sarajevo qui comme chacun le sait et probablement au corps défendant de son auteur déclencha le jeu des alliances et la première guerre mondiale. Par ce mémoire, l'auteur n'entend pas démontrer que les relations inter-étatiques sont réglées par le fait terroriste, pas plus qu'il ne se limitera au seul cas récent d'Al-Qaïda même si, bien sûr, les récents événements depuis le 11 septembre 2001 ont motivés cette étude.

En préambule à l'étude du « fait terroriste » dans les relations internationales il convient de définir le terrorisme. La consultation d'une encyclopédie montre que « le terrorisme désigne soit des actes violents – sabotages, attentats, assassinats, prises d'otages... - commis pour des motifs politiques par des individus isolés ou organisés, soit un régime de violence créée et utilisée par un gouvernement qui cherche à conserver le pouvoir face à des ennemis intérieurs ou extérieurs »<sup>1</sup>. Ce mémoire s'intéressera uniquement au cas relevant de la première partie de cette définition car il s'agit de l'acceptation la plus communément admise de cette notion. Le Centre de recherche sur le terrorisme international (CERTI) donne la définition suivante : « une utilisation illégale de la force contre des personnes ou des propriétés, intimidation ou contrainte d'un gouvernement et de la population afin de promouvoir un changement ou un avancement politique religieux ou social ». On voit bien alors que sous cet angle l'idéologie terroriste peut avoir une influence sur les relations internationales et l'expérience récente ne l'a que trop montré.

---

<sup>1</sup> Encyclopédie Hachette 2002

Il convient alors de tenter de démontrer en quoi le projet terroriste, dans le jeu politique démocratique peut jouer un rôle dans les relations internationales. Le terrorisme étant ici entendu comme idéologie, on verra, avec l'exemple du terrorisme islamiste, combien il a tenté d'influer sur le cours des évènements.

## **CHAPITRE PREMIER : L'influence du terrorisme sur les États, la leçon de l'histoire**

Avant de s'intéresser au poids du fait terroriste dans les sociétés occidentales d'aujourd'hui, il semble utile de se tourner vers le passé et d'interroger l'histoire du terrorisme au travers de deux cas particuliers : l'anarchisme de la fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le terrorisme d'extrême gauche des années 1970-1980.

### **L'abolition de l'État et le rejet de l'autorité : l'anarchisme**

L'anarchisme vise à l'abolition immédiate de l'État, mais il est impossible d'en donner une définition plus précise, tant les expressions de ce courant de pensée sont diverses. Le mot grec anarkhia désigne « l'absence de chef, la situation d'un peuple sans chef ». Il faut donc distinguer l'anarchisme du chaos : d'une part, l'absence de chef n'est pas l'absence de pouvoir et les anarchistes affirment que l'absence de chef est la condition du pouvoir de chacun, de sa liberté d'agir ; d'autre part certains courants défendent l'idée que l'absence d'autorité, qui seule réalise l'harmonie sans contrainte, est en réalité la plus haute expression de l'ordre social. Il convient donc de différencier les mots « anarchisme » et « anarchie » lorsque ce dernier équivaut à désordre, confusion, chaos, et si certains courants anarchistes se revendiquent de l'anarchie plutôt que de l'anarchisme - dans lequel ils voient une fixation idéologique qu'ils refusent -, c'est avec le sens d'absence de chef et non celui de chaos.

### **Anarchisme individualiste et anarchisme communiste**

Les courants de pensées anarchistes sont divers et parfois même divergents sur certains points. Ainsi l'individualisme sans concession de Stirner est-il critiqué, voire rejeté, par nombre d'anarchistes, notamment dans les rangs anarcho-syndicalistes. A l'inverse, les individualistes récusent toute idée d'organisation, idée pourtant chère à Proudhon ou à Bakounine.

## L'individu et l'association chez Stirner

Max Stirner (1806-1856) inaugure l'un des deux courants majeurs de l'anarchisme. Il publie en 1844 un livre qui cause un vif scandale, *l'Unique et sa propriété*. L'Unique, c'est le Moi, l'égoïste, c'est à dire l'individu qui, pleinement conscient de s'opposer tant à Dieu qu'à l'homme, se réalise dans la jouissance : « Jouir de la vie, c'est la dévorer et la détruire »<sup>2</sup>. Stirner oppose l'association des individus à l'État et à la société : l'association résulte de la libre volonté, alors que la société est pure contrainte. Mais les individus ne peuvent s'associer que s'ils sont parvenus à s'émanciper des idées, des pensées, des religions, que s'ils se sont créés eux-mêmes, ne devant plus rien ni à Dieu ni à l'Homme : « Je suis le propriétaire de ma puissance, et je le suis quand je me sais Unique. Dans l'Unique, le possesseur retourne au Rien créateur dont il est sorti. »<sup>3</sup> Ouvrage profondément antichrétien, *l'Unique et sa propriété* est l'œuvre d'un individu qui affectionne la provocation ; ainsi, Stirner commence et termine son livre sur cette sentence : « je n'ai fondé ma cause sur Rien », laquelle montre que la pensée de Stirner s'inscrit à la fois au cœur et au-delà de la dialectique.

## Le mutuellisme de Proudhon

Le courant qu'incarne Pierre Joseph Proudhon (1809-1865) est différent : chez lui, l'individualisme s'estompe considérablement ; il condamne « l'adoration des individus » et les projets n'envisageant aucun lien organique entre eux. Cherchant à exploiter leur force collective, Proudhon propose la création d'un système mutuelliste, dans lequel les producteurs librement associés s'offriraient des prestations réciproques, en particulier des crédits mutuels, gérés par une Banque du peuple qui supprimerait l'argent et n'aurait pas le droit de prélever des intérêts. Le mutuellisme proudhonien n'a pas seulement un caractère antiétatique, il est éminemment anticapitaliste : assimilée au vol, la propriété y est remplacée par la possession – c'est à dire la détention et l'usage contractuels des moyens de production – appelée à effacer les inégalités. La Banque du peuple ne rencontra pas le succès et l'expérience fut interrompue du fait de l'incarcération de son fondateur, mais l'idée perdura, notamment avec les sociétés ouvrières de secours mutuel.

---

<sup>2</sup> Arvon Henri, *Max Stirner ou l'expression du néant*, Seghers (1973).

<sup>3</sup> *ibid*

A l'abolition de l'État devra succéder un pacte de fédération conclu entre des communautés territoriales. Selon Proudhon, le fédéralisme correspond à la seule organisation sociale où « la centralisation s'effectue de bas en haut ».

Proudhon écrit, en 1849, dans ses *Confessions d'un révolutionnaire*<sup>4</sup> : « Ce que le capital fait au travail et l'État à la liberté, l'Eglise, de son côté, le fait à l'esprit. [...] Pour opprimer efficacement le peuple, il faut enchaîner temporairement son corps, sa volonté et sa raison. » Dans sa condamnation de la « trinité de l'absolutisme », Proudhon est l'annonciateur de Bakounine.

#### L'internationalisme de Bakounine

La révolution anarchiste que Mikhaïl Bakounine (1814-1876) appelle ses vœux écarte tout compromis avec la société existante. Elle inscrit à son programme l'autogestion associée à la propriété collective des terres et des instruments de travail, exclut l'appropriation de ces moyens de production par l'État et s'attaque à toutes les contraintes sociales, voire morales. Bakounine appelle à la « destruction des États » et souhaite réaliser « la liberté de chacun par la liberté de tous ». Il rejette toute forme de patriotisme, et se montre l'un des plus fervents partisans de l'internationalisme, travaillant activement à sa concrétisation au sein de l'AIT et de l'Alliance secrète qu'il a fondée. Bakounine consacre la plupart de son temps à l'action et à l'organisation, « l'organisation pour l'action », ainsi qu'il le préconise.

#### L'anarchisme communiste de Kropotkine

L'anarchisme communiste, selon son principal représentant Petr Kropotkine (1842-1921) – en rupture avec le communisme autoritaire et le communisme d'État – attribue un rôle essentiel à la spontanéité des masses, mais envisage en même temps qu'elles soient appuyées par une minorité de révolutionnaires. Cette thèse, dans laquelle Bakounine voyait l'apologie de la future bureaucratie rouge, n'est pas le seul point de discordance avec les autres courants anarchistes. Le collectivisme est étendu même à la distribution des biens de consommation. « À chacun selon ses besoins », telle est la célèbre devise impliquant la suppression des salaires des travailleurs. Dans le même esprit utopiste, Kropotkine prévoit que « le travail produira beaucoup plus qu'il ne faut

---

<sup>4</sup> Proudhon, Pierre-Joseph, *Théorie de la propriété*, L'Harmattan, coll. « Les introuvables » (1997)

pour tous ». Plus naturelle que la compétition, la coopération entre les hommes connaîtra alors un nouvel élan.

## **Le mouvement politique anarchiste**

La fin du 19<sup>ème</sup> siècle et le début du 20<sup>ème</sup> sont les périodes de prédilection du terrorisme d'origine anarchique. La France voit se développer, dans les années 1890, une série d'attentats et d'assassinats commis par des anarchistes : c'est la « propagande par le fait ». Dans les revues anarchistes de l'époque, l'action violente est encouragée : « Boucher du peuple ! futur maître assassin ! forçats de tous ordres, égorgez vos patrons ! »<sup>5</sup>. Le 11 mars 1892, Ravachol fait sauter un immeuble, au 136, boulevard Saint-Germain, à Paris. Le 15, c'est la caserne Lobau ; le 27 explosion dans la rue de Clichy ; le 25 avril, celle du restaurant Véry fait deux morts. Ravachol, arrêté, est guillotiné le 11 juillet suivant. Mais les attentats se poursuivent, notamment le 9 décembre 1893 au Palais-Bourbon, où l'anarchiste Auguste Vaillant fait sauter une bombe chargée de clous, car il déclare avoir voulu blesser un grand nombre de députés plutôt que de les tuer. Il est pris, condamné à mort et exécuté le 5 février 1894. Une semaine plus tard, Emile Henry, fils d'un communard, lance une bombe au café Terminus de la gare Saint-Lazare. Pour Henry, les actions de ce type « réveillent la masse, la secoue d'un violent coup de fouet, et lui montrent le côté vulnérable de la bourgeoisie, toute tremblante encore au moment où le révolté marche à l'échafaud ». Cette série d'attentat culmine avec l'assassinat du président Sadi Carnot par l'anarchiste Caserio, le 24 juin 1894. L'exécution de Caserio, le 15 août suivant, met un terme à la propagande par le fait anarchiste en France.

Aux États-Unis, le président McKinley est assassiné le 6 septembre 1901 par un anarchiste. L'assassinat de l'archiduc héritier d'Autriche François-Ferdinand à Sarajevo le 28 juin 1914, par un activiste serbe, fut l'évènement qui déclencha la Première Guerre mondiale.

---

<sup>5</sup> L'Idée ouvrière, 1888

## **La condamnation de l'autorité politique et religieuse**

Quelle soit religieuse ou politique, l'autorité est condamnée en tant que source de régression et d'arbitraire. Selon la conception anarchiste, ces deux formes de pouvoir ne visent qu'à assurer la puissance économique de quelques privilégiés, l'origine divine de la première étant contestée autant que la fonction sociale de la seconde. Cependant, si la quasi totalité des anarchistes est opposée à la religion, tous ne sont pas athées, et leurs convictions antireligieuses procèdent d'abord de leur opposition irréductible à toute forme de hiérarchie. Pour que s'instaure l'égalité sociale, condition de la liberté de penser et d'agir des individus, tous les pouvoirs politiques doivent être démantelés. Il s'agit là d'une composante essentielle de la théorie, pour laquelle la liberté individuelle représente la valeur suprême. Les partis politiques se retrouvent donc inévitablement frappés d'illégitimité, notamment du fait que leurs membres sont tenus de se soumettre aux choix des instances supérieures. Même si les militants l'acceptent, c'est une atteinte à l'autonomie individuelle, à laquelle seule la forme associative peut permettre d'échapper.

L'abolition de l'État est un objectif que revendique l'ensemble des courants communistes, mais ce qui oppose radicalement marxistes et anarchistes, c'est que les premiers envisagent un « dépérissement » de l'État, alors que les seconds prônent son abolition immédiate, en partant de l'hypothèse que la cohésion sociale y émergera d'un mouvement spontané des individus. En outre, une importante conséquence de cette divergence de vues est que les marxistes préconisent de prendre le pouvoir pour ensuite supprimer l'État, alors que les anarchistes veulent organiser la société par la base et rendre ainsi l'État caduc ; ils refusent donc de participer aux élections, à l'inverse des marxistes. En affirmant que les hommes n'ont pas consenti à constituer une société en déléguant une grande partie de leurs pouvoirs à l'autorité suprême, la plupart des théoriciens anarchistes se réfèrent à un état originel qui aurait été brisé par l'institution de l'État.

Aussi les anarchistes condamnent-ils sans appel la nature répressive et la structure pyramidale de l'État, ainsi que son rôle de conservateur de l'ordre économique existant. La question des modalités de l'abolition de l'État fut au cœur des dissensions internes à l'Association Internationales des Travailleurs (AIT) ou 1<sup>ère</sup> Internationale.

## **Les terrorismes d'extrême gauche : La Fraction Armée Rouge et Les Brigades Rouges**

Dans les années 1970 et 1980, le monde vit les dernières heures de la guerre froide, et les sociétés occidentales commencent seulement à se considérer comme sortant de l'ère industrielle. Dans certaines de ses expressions, le terrorisme est alors, à bien des égards, la maladie de deux conflits centraux qui se défont : celui, international, politique et géopolitique, qui opposait deux blocs, structurés autour d'une superpuissance ; et celui, social, et propre aux sociétés industrielles, dans lesquelles le mouvement ouvrier se dressait face aux maîtres de l'industrie.

Le terrorisme parle alors au nom d'un marxisme-léninisme plus « pur » que le communisme qui prévaut en Union soviétique. Il en propose des variantes qui se traduisent par le refus d'une institutionnalisation vécue comme une dénaturalisation, quand il ne se réfère pas à une idéologie anarchiste, voire nihiliste. Il se dresse, d'autre part, au nom du prolétariat ouvrier, dont il prétend incarner les plus hautes aspirations, alors même que le mouvement ouvrier cesse de prétendre contrôler l'historicité pour revenir partout, du moins là où il ne se décompose pas purement et simplement, à un modeste niveau de projet. C'est pourquoi, dans nombre d'expériences, le terrorisme est lourd de références marxistes-léninistes plus que discutables, ou d'auto-identifications de plus en plus artificielles à la lutte d'ouvriers qui ne se reconnaissent guère dans les violences perpétrées en leur nom.

### **La fraction armée rouge (FAR)**

Ce groupe terroriste allemand défraya la chronique dans les années 1970 en Allemagne. Comme l'a décrit Ulrike Meinhof<sup>6</sup>, son projet politique s'inscrit plus dans une lutte de libération des pays du tiers-monde que dans le cadre du renversement de l'État:

« La lutte contre l'impérialisme ici n'est pas et ne saurait être une lutte de libération nationale – sa perspective historique n'est pas : le socialisme dans un seul pays... Ce qui donne sa pertinence militaire à la guérilla dans les métropoles – [...] c'est que, dans le cadre des luttes pour leur libération des peuples du tiers monde, dans une lutte solidaire, elle peut attaquer l'impérialisme ici sur ses arrières, d'où il

---

<sup>6</sup> Membre de la « bande à Baader » ou Fraction Armée Rouge.

exporte ses troupes, ses armes, ses instructeurs, sa technologie, ses systèmes de communication et son fascisme culturel pour exploiter et opprimer les peuples du tiers-monde. Voilà sur quoi se détermine stratégiquement la guérilla dans les métropoles : déclencher sur les arrières de l'impérialisme, la guérilla, la lutte armée contre l'impérialisme, la guerre populaire. Un processus de longue haleine. Car la révolution mondiale n'est assurément pas une affaire de quelques jours, de quelques semaines ou de quelques mois, elle n'est pas seulement l'affaire de quelques soulèvements populaires, ce n'est pas un processus court. Il ne s'agit pas de prendre le pouvoir de l'appareil d'État, comme se le figurent les partis ou les groupes révisionnistes – ou plutôt le prétendent, car ils ne se figurent rien du tout. »<sup>7</sup>

Le texte montre bien l'importance de l'idéologie dans ce mouvement terroriste qui, bien que se replaçant dans un projet global – la lutte contre l'impérialisme au côté des pays du tiers-monde – limitera son action au seul territoire allemand et n'aura pas pour objet le renversement de cet État.

La fin de la guerre froide et de ce type de terrorisme a permis de mieux comprendre la relation qui se jouait entre la formation des acteurs et des mouvements terroristes et les États qui les accueillent, les aident ou les « sponsorisent ». Ainsi, dans les années 1970-1980, il était courant de voir s'opposer deux types d'analyse. L'un, plus rare, partait des dérives de contestataires sociaux et politiques ; l'autre, beaucoup plus courant, insistait sur le rôle de certains États, en particulier communistes, développant des thèses relatives à l'existence d'un « fil rouge » ou d'une « internationale » du terrorisme, pilotée, dans cette perspective, depuis Moscou.

Avec la chute du mur de Berlin, en 1989, certaines archives sont devenues accessibles, et il a été établi que le terrorisme d'extrême gauche avait reçu soutiens et encouragements depuis plusieurs pays satellites de l'Union soviétique, à commencer par l'Allemagne de l'Est. Ceci n'affaiblit en aucune façon les analyses qui partent des protagonistes et des mouvements, mais rappelle qu'il n'y a pas de terrorisme durable, surtout à l'échelle internationale, sans l'existence des « sanctuaires » où les activistes peuvent trouver au moins la possibilité d'être à l'abri de toute répression, mais aussi des ressources logistiques, de l'argent, des faux papiers, des facilités diplomatiques, et des armes. Le soutien n'est jamais gratuit ou désintéressé de la part des États concernés, qui, pour leur part, utilisent les groupes terroristes de manière para-diplomatique ou pour

---

<sup>7</sup> U. Meinhof, Textes « Fraction Armée rouge », 1978

leurs sales besoins : élimination d'opposants à l'étranger, pressions inavouables sur d'autres États.

### **La fin du terrorisme d'extrême gauche**

Cette époque est aujourd'hui révolue. Le terrorisme d'extrême gauche, qu'il soit politique, anarchisant ou marxiste-léniniste, ou qu'il se réclame de la figure sociale du prolétariat ouvrier, a pratiquement disparu, victime non pas des succès de la répression, comme on a pu un temps le proclamer en Italie<sup>8</sup>, mais de son propre épuisement. La guerre froide est derrière nous; nos sociétés ne se vivent plus, en aucune façon, comme des sociétés industrielles dominées par les luttes du mouvement ouvrier; et le terrorisme d'extrême gauche, qui venait à retardement marquer le refus ou l'incapacité de penser la sortie de cette période et de ses luttes politiques et sociales, est désormais périmé, même si peuvent toujours réapparaître de petits collectifs susceptibles de s'en réclamer, comme on le voit périodiquement en Italie.

---

<sup>8</sup> Le cas du terrorisme italien des années 1970 est intéressant à bien des égards puisqu'il procède d'une stratégie à double action. En répandant la terreur en Italie le but des terroristes était de faire réagir violemment l'État italien. La répression inévitable qui devait suivre aurait alors instauré un état policier et aurait conduit le peuple à se révolter pour mettre en place la dictature prolétarienne.

## CHAPITRE DEUXIEME : le terrorisme islamiste

Selon la thèse de monsieur Gilles Kepel<sup>9</sup>, Les attentats du 11 septembre 2001 constituent l'aboutissement extrême d'une orientation prise par la mouvance islamiste radicale depuis le milieu des années 1980, à l'époque où se rassemblaient en Afghanistan les combattants du jihad contre l'Armée rouge. Sous l'égide des États-Unis et des pétro-monarchies de la péninsule arabe, les activistes les plus déterminés venus d'Égypte, d'Algérie, d'Arabie Saoudite, du Pakistan, du Sud-Est asiatique... et parfois des banlieues européennes avaient alors constitué des brigades internationales islamiques. Elles canalisèrent et focalisèrent leur violence militante contre les communistes athées d'Union soviétique, les détournant de l'Iran qui incitait le monde islamique à se soulever contre le « grand Satan américain ».

Pour les États-Unis et les États musulmans conservateurs alliés à Washington, ce jihad en Afghanistan permettait du même coup de piéger l'Union soviétique en lui infligeant un « Vietnam » fatal, et d'éviter que l'Iran révolutionnaire ne conquière l'hégémonie sur une mouvance islamiste alors en pleine expansion à travers le monde. Ces deux objectifs ont été atteints.

Pourtant cette victoire américaine est porteuse d'une formidable ambiguïté : les dirigeants des États-Unis ont cru qu'il pouvait instrumentaliser le jihad et contrôler ses acteurs et se débarrasser d'eux dès lors que le danger soviétique disparaîtrait. Ainsi, à partir de 1989, les « combattants de la liberté » exaltés hier se muent soudain, d'après la presse américaine, en trafiquants de drogue vilipendés. Leurs subsides sont coupés, et l'on veut croire que ce milieu va s'évanouir faute de financement et de soutien de Washington. Mais la boîte de Pandore du jihad a été ouverte. Et le 11 septembre, les États-Unis vont subir, pour une large part, le choc en retour du phénomène qu'ils ont contribué à engendrer dans les années 1980.

Le processus qui a mené les islamistes radicaux du jihad contre l'Union soviétique au jihad contre les États-Unis est complexe : doctrine et géostratégie s'y mêlent, au milieu des manipulations des services secrets de tous bords. Dans ce dernier domaine, on ne dispose que de rares données. Ces réserves faites, il semble toutefois possible de

---

<sup>9</sup> Kepel G. , Jihad expansion et déclin de l'islamisme, Paris, Gallimard

reconstruire avec prudence l'enchaînement des causes qui a abouti aux événements du 11 septembre 2001.

## **Les legs du passé : la première guerre d'Afghanistan**

### **La notion de jihad**

Le jihad est un concept central dans la doctrine de l'islam<sup>10</sup>, mais son champ d'application a connu des vicissitudes au cours de l'histoire. Dans son sens littéral, il signifie « effort ». Pour le croyant, à titre individuel, il s'agit de « l'effort de l'âme », qui le rendra meilleur et plus pieux ; pour le mystique, c'est l'extase qui mène à la fusion en Dieu. Cette interprétation est très prégnante dans la culture religieuse de base et, pour cette raison de nombreux musulmans s'insurgent lorsque jihad et terrorisme sont utilisés comme des homonymes.

Mais le terme a aussi une dimension socio-politique dont le caractère belliqueux est parfaitement attesté et réglé par des dispositions juridiques précises. On distingue le jihad offensif – qui a fourni son habillage religieux à l'expansion militaire du monde islamique, à la conquête puis à la mise en coupe réglée du territoire des « impies » - et le jihad défensif, proclamé par les oulémas ou docteurs de la loi : c'est une mobilisation générale pour la « patrie en danger » lorsque le territoire de l'islam est attaqué par les « infidèles ».

Le premier est du ressort de l'autorité politique et n'a pas de caractère contraignant pour l'ensemble des musulmans ; y participent les soldats mais aussi les combattants d'occasion animés par un zèle pieux ou alléchés par la perspective du pillage et du butin licites.

Le second, en revanche, ne souffre la désertion d'aucun fidèle et bouleverse la hiérarchie des valeurs et des obligations qui organisent la vie en société. Lorsque le jihad de défense est proclamé, il prévaut sur tout, dispense du jeûne pendant le ramadan, comme de l'obéissance à un prince qui s'y opposerait : il en va de la survie de la communauté des croyants. Chacun, sous peine de péché capital, doit y participer à la mesure de ses moyens : par les armes, sinon par la bourse, à tout le moins par la charité

ou la prière. Le combat devient valeur suprême, et la mobilisation de toutes les énergies dans la violence, la règle. Tous les moyens sont bons pour parvenir à la fin – la sauvegarde de la communauté. Mais cette arme suprême de l’islam peut s’avérer à double tranchant. Les oulémas ont toujours pris le plus grand soin de limiter le jihad dans le temps et l’espace : qu’il échappe à leur contrôle, il met en péril l’ordre établi, se transforme en violence irrépressible qui mène la communauté des croyants à la sédition et au chaos ; et en fait alors une proie facile pour ses adversaires.

### **L’invasion de l’Afghanistan par les soviétiques : le jihad défensif**

Le jihad de défense fut proclamé à la suite de l’invasion de l’Afghanistan par l’Armée rouge, en décembre 1979. Il n’existe pas, dans l’islam, d’autorité suprême comparable à celle de sa Sainteté le Pape dans le catholicisme. C’est le prestige et le charisme de tel ou tel docteur de la loi, l’érudition qu’on lui prête, les relais de diffusion dont il dispose pour ses prêches, retransmis dans les médias audiovisuels, qui donnent à son avis juridique – ou fatwa – une résonance de plus ou moins grande ampleur.

En l’occurrence, les premiers oulémas à s’engager appartenaient, d’une part à la mouvance salafiste ou wahhabite, un courant rigoriste et conservateur de l’islam qui représente, notamment, les chefs religieux d’Arabie Saoudite, d’autre part, aux Frères musulmans – une organisation transnationale fondée en Egypte à la fin des années 1920, bien implantée dans la classe moyenne pieuse des pays arabes -, et enfin à la Jama’at-e islami, son équivalent au Pakistan et dans le sous continent indien. Tous ces mouvements militent pour l’instauration d’un État islamique fondé sur la charia, le droit inspiré des textes sacrés, et se retrouvent dans un anticommunisme de bon aloi qui leur vaut la sympathie des États-Unis. En proclamant le jihad contre les « impies » soviétiques qui ont envahi la terre islamique d’Afghanistan, ils offrent une alternative à l’anti-américanisme propagé par la révolution iranienne, et un exutoire aux mouvements radicaux du monde musulman dans son ensemble, qui commencent à menacer la stabilité de nombreux régimes.

---

<sup>10</sup> Lire à ce propos le mémoire du Chef de Bataillon Bernard Rambaud, 9<sup>ème</sup> promotion du CID, avril 2002.

## **Les séjours dans les camps d'entraînement**

La plupart des jihadistes s'aguerriront au contact des formateurs pakistanais et, sous la supervision de la CIA (Central Intelligence Agency), acquerront des techniques de pointe en matière de combat, d'initiation au maniement des explosifs, de guérilla, de filature, d'infiltration, d'action subversive en général – alors destinées à être employé contre les Soviétiques. Plus tard, dans les années 1990, ils les mettront en oeuvre dans les actions terroristes de grande envergure menées contre ceux-là mêmes qui les leur ont enseignées.

Les estimations du nombre de jihadistes étrangers passés par les camps d'entraînement situés dans les zones tribales pakistanaises, entre Peshawar et la frontière Afghane, ainsi que dans certaines régions Afghanes soustraites au contrôle soviétique, varient de quelques milliers à quelques dizaines de milliers de personnes. Ces chiffres sont extrêmement imprécis voire contradictoires, pour plusieurs raisons. D'abord, aucune administration fiable ne centralisait les données. Ensuite, la définition et l'objectif de ces camps ont changé : la plupart sont restés en activité après la fin « officielle » du jihad, après la conquête de Kaboul en avril 1992, et jusqu'à l'offensive américaine à l'automne 2001 contre les Talibans. Il est difficile de savoir dans quelle mesure les services secrets pakistanais y exerçaient encore après 1992 leur activité de liaison et de formation, comme ce qu'ils transmettaient à leur collègue américains.

En revanche, les témoignages fournis par les récits d'anciens du jihad permettent de penser qu'il y avait deux types de séjour dans les camps. La plupart, d'assez courte durée, s'adressaient à une large frange de sympathisants à qui l'on donnait une formation plus que sommaire destinée à les galvaniser. Ils en repartaient exaltés, prêts à fournir relais et soutiens, planques et virements bancaires à l'occasion, sans pour autant avoir été formés pour devenir directement opérationnels. On trouve parmi ceux-ci aussi bien des fils de bonne famille saoudiens, que des beurs islamistes venant des banlieues françaises, sans ressources matérielles et pris en charge par des organisations spécialisées dans le prosélytisme.

### La genèse d'Al-Qaïda

Les séjours de plus longue durée, en revanche, formaient un noyau de militants déterminés, dont le nombre est nécessairement bien plus restreint que le total de tous ceux qui passèrent dans les camps. Le premier à avoir tenté de rassembler des données,

afin de garder le contact avec ceux qui y séjournèrent et de les constituer en réseau, fut Oussama Ben Laden. Selon Gilles Kepel : « l'appellation d'Al-Qaïda – al Qa'ida signifie en arabe « base », au sens ici de « base de données » -, qui provient des services de renseignement américains puis de la presse (aucune source n'atteste que les militants eux-mêmes nomment ainsi leur organisation), désigne la mise en réseau (informatique) de ceux qui ont connu les camps et qui, disséminés ensuite à travers le monde, formeront un groupe dont la cohésion passera par le courrier électronique, Internet et les sites en ligne. »<sup>11</sup> Le nom est probablement métaphorique, mais il est révélateur de la capacité unique qu'eut Ben Laden à transformer le rassemblement aléatoire et temporaire de militants sur un lieu physique déterminé (les camps) en lieu durable, virtuel et planétaire. Cela dénote une maîtrise remarquable et précoce des techniques de la communication appliquées au combat politique et à l'action subversive.

#### L'endoctrinement dans les camps

Le jihad en Afghanistan eut une autre caractéristique fondamentale qui se révélera lourde de conséquences : la transformation des mentalités au sein de la mouvance islamiste par le biais de l'endoctrinement subi dans les camps. C'est probablement là qu'il faut chercher les raisons du fanatisme des auteurs des attentats du 11 septembre 2001. Les testaments enregistrés ou manuscrits qu'ils ont laissés derrière eux font état d'un extrême fanatisme religieux obscurantiste et médiéval, couplé par ailleurs à un très haut degré de sophistication opérationnelle.

### **Une idéologie hybride**

Le courant wahhâbite et salafiste a fourni la légitimation religieuse de régimes socialement conservateurs - comme ceux de la plupart des monarchies de la péninsule arabique. Il n'avait guère l'occasion de mettre en avant le jihad car les États qui le favorisaient participaient, comme alliés des États-Unis, à un ordre mondial où ils trouvaient leur compte. Or, dans le cadre des camps afghano-pakistanaïsi, ce courant a réactivé et ramené au premier plan la théorie du jihad, en liaison avec l'autre mouvance présente sur place, celle des islamistes modernes des Frères musulmans égyptiens. Pour ces derniers, le jihad était une priorité, mais ils l'inscrivaient dans un ensemble

---

<sup>11</sup> Kepel G. , Jihad expansion et déclin de l'islamisme, Paris, Gallimard

d'activités (travail social et caritatif, agitation estudiantine, participation aux élections, etc.) plus vaste et différencié. L'hybridation entre ces deux courants a produit une nouvelle idéologie, le « salafisme-jihadisme », qui mêle la fermeture d'esprit absolue, le conservatisme moral, et l'obéissance aveugle aux injonctions des textes sacrés, toutes caractéristiques du salafisme, avec la priorité donnée au jihad. Dans le contexte intellectuel et l'ambiance de préparation militaire prévalant dans les camps, le jihad a été compris dans sa dimension la plus violente et fanatique, c'est-à-dire comme une lutte armée sans merci contre des impies dont la définition est susceptible de s'élargir sans cesse. Il est devenu l'objet d'une fascination, la panacée à tous les maux du monde, l'essence même de l'islam.

Telle devait être la vision du monde qui structurait les combattants internationaux passés par les camps. Ces individus, conditionnés pour voir le monde à travers la lecture littérale des textes sacrés, aux yeux desquels Mahomet, ses compagnons et leurs successeurs immédiats constituent le seul modèle à imiter, et l'épopée des premiers temps de l'islam le paradigme de toute histoire, se pensèrent les vainqueurs de l'empire soviétique. À l'identique, les salafistes-jihadistes étaient prêts au combat contre la Byzance de notre temps : les États-Unis d'Amérique, et l'Occident en général.

## **Le retournement du jihad contre l'Occident**

Le retournement du jihad contre les États-Unis, qui devait culminer avec les attentats du 11 septembre 2001, fut marqué par deux étapes bien distinctes. Jusqu'au milieu des années 1990, il se traduisit surtout par des opérations de guérillas - notamment en Égypte, en Algérie et en Bosnie : ce furent des échecs militaires. Une première opération terroriste eut lieu sur le sol américain - l'attentat contre le World Trade Center, en février 1993, sur lequel beaucoup de zones d'ombre demeurent. Ce fut également un échec, sans que l'on pût alors mesurer son caractère prémonitoire.

Dans la seconde moitié de la décennie, une succession d'opérations terroristes de grande ampleur et terriblement meurtrières se substituèrent à l'insuccès de la guérilla : les attentats contre la caserne des Marines à Dharam (Arabie Saoudite), en juin 1996 ; ceux contre les ambassades américaines en Tanzanie et au Kenya, le 7 août 1998 ; ceux encore contre la frégate USS Cole à Aden, en octobre 2000 ; enfin, ceux du 11 septembre. Ces opérations témoignent toutes d'une nouvelle tactique : incapables de

soulever les masses en un jihad contre les régimes « impies » dans la foulée d'une guérilla qui se voulait exemplaire, les militants les plus radicaux choisissent de frapper au cœur la puissance américaine. Exposant ainsi ses faiblesses, elles espèrent ensuite, grâce au relais fantastique de la répercussion instantanée de ces actions dans les médias audiovisuels, galvaniser l'enthousiasme de la foule musulmane et la précipiter dans le jihad. De ce point de vue, non plus, les opérations terroristes, malgré leurs effets meurtriers et leur impact symbolique dévastateur, n'ont pas atteint leur objectif : le soulèvement escompté ne s'est pas produit, le régime des Talibans a été éliminé par l'offensive militaire américaine, et même le jihad en Palestine, qui a tenté de prendre le relais de la guerre sainte, s'est finalement retourné contre ses instigateurs, en dépit des nombreux morts civils israéliens victimes des attentats-suicides.

### **La dissémination de la guérilla jihadiste et son échec : 1992-1997**

Selon Gilles Kepel<sup>12</sup>, L'une des conséquences de l'invasion du Koweït par Saddam Hussein, le 2 août 1990, sera d'ouvrir à l'intérieur de la mouvance islamiste une ligne de faille qui ne parviendra jamais à se refermer, et qui opposera la tendance bourgeoise et modérée, liée aux intérêts saoudiens, aux groupes plus radicaux, où l'on retrouvera des intellectuels révolutionnaires et des militants issus de la jeunesse urbaine pauvre. Lorsque le roi Fahd d'Arabie, « gardien des deux lieux saints » (La Mecque et Médine), appelle à la rescousse, le 7 août 1990, l'armée américaine et ses alliés, il commet, aux yeux des radicaux, l'irréparable : les soldats « impies », flanqués de leurs chapelains chrétiens et juifs, souillent le sol sacré de la péninsule arabe et menacent les deux sanctuaires (interdits aux non-musulmans ).

#### Chasser les Américains de la péninsule arabe

Pour les radicaux, la pénétration des armées « infidèles » américaines et alliées sur le sol saoudien, puis leur attaque contre l'Irak, est de même nature que l'invasion soviétique en Afghanistan : dans les deux cas, la « terre d'islam » (dar el islam) est envahie, et il est licite de proclamer un « jihad de défense » contre l'envahisseur. Ils ne parviendront pas à trouver un consensus d'oulémas aussi large qu'à l'époque de l'Afghanistan pour proclamer ce jihad-ci, mais cela ne les empêchera pas de s'engager dans l'action sur une

---

<sup>12</sup> ibid

base dont le caractère minoritaire sera compensé tant par l'extrême détermination que par le professionnalisme de combattants endoctrinés, aguerris dans les camps d'entraînement afghano-pakistanaï.

Ainsi, tout au long des années 1990, le travail de la dissidence se poursuit. Elle nourrira un courant de sympathie pour Ben Laden, déchu de la nationalité saoudienne en 1994, et qui a pris pour mot d'ordre l'un des hadith attribués à Mahomet sur son lit de mort : « Chassez les juifs et les chrétiens de la péninsule arabique. »

Dans l'interprétation qu'en font les militants, cela signifie qu'il faut chasser les Marines américains installés à proximité des champs de pétrole dans les casernes de l'est du royaume, et libérer celui-ci de l'influence des États-Unis qui ont réduit ce pays à un protectorat. Cet objectif reste une priorité stratégique de la tendance radicale de la mouvance tout au long de la décennie - comme le montrera la persistance du slogan sur l'expulsion des juifs et des chrétiens de la péninsule dans chaque proclamation qui émanera du réseau de Ben Laden, puis d' Al-Qaïda.

#### L'échec de l'expérience algérienne : le GIA

Malgré des débuts prometteurs, le jihad en Algérie s'engagea, à partir de 1995, dans une voie qui devait le conduire à l'échec. Cette année-là fut marquée par le débordement de la guerre sur le territoire français - avec les attentats imputés à un réseau où se retrouvaient quelques jeunes islamistes issus de l'immigration ou Français convertis. A partir de cette époque, le GIA va se livrer à une succession d'atrocités qui finiront par le couper de tout soutien populaire et l'entraîner dans un total discrédit, même parmi les populations autrefois sympathisantes. D'après certains observateurs, la logique radicale du salafisme-jihadisme issue de l'expérience afghane suffit à expliquer les atrocités, et les attaques contre la France étaient destinées à exercer des pressions sur Paris pour que le gouvernement français sacrifie son soutien à Alger au retour de la paix civile dans l'Hexagone.

#### **La phase terroriste: 1996-2002**

A partir de 1996, le recours au terrorisme devient le mode opérationnel central de la mouvance salafiste-jihadiste, et la figure de Ben Laden s'impose comme l'icône par excellence de celle-ci.

Le rôle exact de Ben Laden, par exemple, est difficile à évaluer: son image a été très largement construite par la presse et le monde du renseignement américain, et il devient malaisé de distinguer le vrai du faux. Les dimensions mêmes du réseau, son identification - jusqu'au nom d'Al-Qaïda - ne sont aujourd'hui encore accessibles que de façon parcellaire, à travers des sources qui émanent en général de la communauté du renseignement. Les étapes de sa biographie sont connues dans ses grandes lignes : fils d'un magnat saoudien du bâtiment et des travaux publics provenant lui-même du sud du Yémen, éduqué dans un milieu religieux conservateur et immensément riche, il rejoint en 1980 les rangs du jihad en Afghanistan. La légende veut qu'il ait lui-même combattu contre les Soviétiques, qu'il se soit distingué par sa bravoure, la simplicité de ses manières, mais il est impossible de faire la part de la réalité.

### Les finalités du terrorisme

L'année 1996 est riche en événements, dont les tenants et les aboutissants restent encore largement inconnus. Ils marquent l'infléchissement majeur qui voit la transition de la phase de la guérilla jihadiste à celle du terrorisme très meurtrier et à grand spectacle. A la fin du mois de juin, un attentat au camion piégé fait de nombreux morts parmi les soldats américains basés à Dharan, en Arabie Saoudite. Le mode d'opération, imputé aux chiites extrémistes inspirés par Téhéran, rappelle les attentats contre les casernes américaines et françaises au Liban, en octobre 1983. Malgré les accusations portées immédiatement après Dharan par Riyad contre Téhéran, le consensus des observateurs impute aujourd'hui la responsabilité de cet attentat spectaculaire au réseau Ben Laden - d'autant que, depuis l'Afghanistan où il est désormais installé, celui-ci fait diffuser une « déclaration de jihad contre les Américains qui occupent la terre des deux lieux saints ». Sans revendiquer explicitement l'attentat, le texte fournit une rationalité à celui-ci (et aux attaques qui suivront, en 1998, contre les ambassades américaines en Tanzanie et au Kenya, puis en 2000 contre la frégate USS Cole, au large d'Aden). A le lire, la présence américaine est assimilable à une invasion de la terre d'islam par des infidèles, et justifie un « jihad défensif » par tous les moyens.

Au-delà de l'exaltation propre au vocabulaire religieux, on peut légitimement se demander le but des pressions exercées sur les États-Unis par ce type d'actions. Le terrorisme, même s'il utilise des fanatiques pour accomplir ses méfaits, tout

particulièrement lorsqu'il s'agit d'attaques suicides, est un système extrêmement rationnel destiné à obtenir des résultats précis. Sans doute la destruction des États-Unis, l'islamisation générale de la planète, et autres visions messianiques, font-elles partie des aspirations des activistes exaltés sortis du moule du jihad afghan. Mais elles ne sont guère envisageables sur le très court terme. En revanche, l'une des revendications principales de Ben Laden est le changement de régime en Arabie Saoudite, l'élimination d'une dynastie qui capte les ressources pétrolières du pays, et son remplacement par d'autres groupes socio-économiques - notamment les grands marchands et les entrepreneurs roturiers, le milieu auquel Ben Laden appartient, auprès duquel il a trouvé des appuis, et dont il fait l'éloge dans sa proclamation. Dans la logique terroriste, seules des pressions sur les États-Unis, par le biais d'attentats qui vont crescendo, et dont le coût social et politique devient insupportable à l'exécutif américain, peuvent persuader celui-ci d'infléchir sa politique en Arabie Saoudite.

Le changement de dimension des attentats, que marque le 11 septembre 2001, ne peut s'expliquer que si l'on comprend que ceux-ci mêlent deux causes, propres à deux fronts différents, sous une même enseigne : la présence américaine en Arabie Saoudite - qui était le facteur explicatif des attaques de 1996, 1998 et 2000 à Dharan, Nairobi, Dar es-Salam et Aden - et la cause de la Palestine, telle qu'elle s'exprime depuis le déclenchement de la Deuxième intifada, à l'automne 2000. C'est du reste ce qu'explicitera la déclaration diffusée par Ben Laden sur la chaîne de télévision satellitaire Al-Jazira, le 7 octobre 2001. C'est enfin ce qui permet de comprendre l'enthousiasme populaire qui, jusqu'à la défaite des Talibans en Afghanistan, a fait de Ben Laden une figure emblématique de la résistance à la fois dans la jeunesse arabe et dans une large part de la société.

Tel est le contexte dans lequel survient le 11 septembre. Les attentats de New York et de Washington s'inscrivent, en termes d'images symboliques et spectaculaires, dans un double prolongement. Il s'agit d'abord d'un attentat-suicide, à l'instar de ceux que commettent les activistes radicaux palestiniens - mais exacerbé : là où le « martyr » natif de Jénine fait quelques dizaines de victimes dans un autobus ou un café à Tel-Aviv, les 19 pirates de l'air en tuent plusieurs milliers. Ensuite, le nombre de morts et de blessés est dû à l'usage de moyens sophistiqués : le détournement d'avions. Cette technique veut montrer que la technologie militaire israélienne et américaine, qui peut

écraser sans rémission ses adversaires conventionnels, n'est pas imparable face à des adversaires déterminés et audacieux. sans « tracabilité » étatique.

Le 11 septembre a, pour ces deux raisons, suscité d'emblée l'enthousiasme d'une partie de la jeunesse et de l'opinion dans le monde arabe et, plus largement, musulman - alors que les attentats de 1998 et 2000 n'avaient provoqué que de faibles réactions de soutien. Ben Laden est apparu en héros - parce qu'il avait récupéré la question palestinienne, lui qui n'y avait jusqu'alors accordé qu'un intérêt second par rapport à celle de la péninsule arabique. Pourtant, un malaise s'est fait jour au fur et à mesure que l'ampleur du massacre des innocents aux États-Unis transformait la représentation des attentats en un crime contre l'humanité : dans l'opinion arabe, on a tenté de dissocier le « héros » Ben Laden du crime, imputé au Mossad israélien ou à de sombres manipulations de la CIA.

#### L'échec final du jihadisme

Cette tentative de retourner la victimisation au profit de la cause arabo-islamique a été le premier signe que le projet de transformer l'enthousiasme initial en mobilisation jihadiste de masse contre l'Occident n'avait pas fonctionné. D'autant moins que le 11 septembre ne devait constituer que le premier moment d'une dialectique du jihad. Cette provocation gigantesque contre les États-Unis devait susciter, dans un deuxième temps, une rétorsion à travers l'invasion de l'Afghanistan des Talibans, sanctuaire de Ben Laden. Le troisième temps aurait été d'attirer l'US Army dans le même piège mortel que l'Armée rouge auparavant. Le monde musulman, galvanisé par le jihad, aurait porté des coups victorieux à l'Amérique empêtrée. Cette dialectique présomptueuse a été étouffée dès son second moment avec l'élimination rapide du régime taliban par l'armée américaine et les forces de l'Alliance du Nord.

Dans le contexte de l'échec des partisans de Ben Laden à transformer le 11 septembre en jihad de masse, les attentats sur le sol américain se sont vus délégitimés par divers oulémas charismatiques. La qualité de « martyrs » a été déniée à leurs auteurs, la cause semblant perdue. En revanche, ces mêmes religieux ont exalté les attentats-suicides en Israël, qualifiés de martyres dans le cadre d'un jihad légitime. L'État hébreu ayant occupé indûment, selon eux, une portion de la terre d'islam, tous les moyens sont bons pour le chasser - y compris l'assassinat des civils, au prétexte qu'il n'existe pas de civils dans la société israélienne, où chacun, femmes incluses, porte l'uniforme de Tsahal.

Ce recentrage du jihad sur la cause palestinienne, qui vient en appui à la Deuxième intifada dans ses formes les plus sanglantes, a compensé l'échec des jihadistes en Afghanistan. Contrairement à celui-ci, il est parvenu à susciter un large mouvement de soutien durable, exprimé par des manifestations de rue. Pourtant, en dépit des coups portés à Israël, la finalité du jihad suscite des questionnements croissants dans les rangs arabes eux-mêmes. Le coût politique de la poursuite des attentats-suicides paraît considérable, et ses gains, aléatoires, au-delà de l'exaltation d'une minorité activiste qui s'enferme dans des méthodes où le terrorisme devient une fin en soi.

## **CHAPITRE TROISIEME : Le terrorisme islamiste et les démocraties**

Pour comprendre le terrorisme au delà des calculs les plus immédiats de ses protagonistes, il ne suffit pas de coller à l'actualité et de prendre pour argent comptant les discours que suscite, à chaud, l'événement. Les attentats du 11 septembre 2001 ont suscité, entre autres réflexions des interrogations de nature historique : révèlent-ils l'entrée dans une aire nouvelle du terrorisme ; traduisent-ils une rupture ; ne s'inscrivent-ils pas plutôt dans la continuité d'un phénomène qui se serait somme toute, bien peu renouvelé ? À ces questions, une première réponse peut être apportée en considérant les significations, les enjeux, les idéologies politiques que le terrorisme mettait en œuvre dans les années passées, puis ceux que le 11 septembre a mis en lumière.

### **La globalisation et le doute sur l'idée de nation**

Dès la fin des années 1980 dans le monde anglo-saxon, plus tardivement ailleurs, le thème de la globalisation ou mondialisation a commencé à faire son chemin, indissociable de la poussée de l'idéologie néo-libérale. Ce phénomène signifie, entre autres choses, le triomphe du capitalisme et du marché, la suppression des frontières pour les marchandises et les capitaux, la subordination du politique à l'économique. Mais, pour beaucoup d'observateurs, il signifie aussi l'affaiblissement des nations et des États, qui seraient de moins en moins capables de définir le cadre de la vie collective, que ce soit en termes politiques, économiques ou culturels.

Ceci conduit à s'interroger sur le fait de savoir si le terrorisme, et les formes de violence qui y sont apparentées, n'a pas un lien particulier avec la globalisation. Le terrorisme n'est-il pas de plus en plus tributaire de l'argent, des marchés, bref, de l'économie libérale ? N'est-il pas de plus en plus incité à sortir du cadre national dans lequel il restait confiné, et à revêtir, lorsqu'il est international, des significations qui en font non seulement un acteur intervenant dans les relations inter-étatiques - mais aussi une force transnationale et « déterritorialisée », sans ancrage dans les débats et les conflits d'un

quelconque pays, ni même dans les relations entre États ? La réponse à cette question doit être nuancée.

D'une part, il est clair aujourd'hui que certaines expressions de la violence extrême sont passées d'un niveau politique à un niveau infra-politique, ce qui signifie que l'intérêt économique commande à bien des égards les passions politiques ou idéologiques et, en tout cas, n'y est pas ou plus pleinement subordonné. C'est ainsi que les guérillas qui se maintiennent en Colombie sont préoccupées, plus que par le passé, par leur capacité à contrôler des ressources économiques, à commencer par celles qu'offre le narcotrafic.

Mais, d'autre part, il faut être prudent quant à l'hypothèse récurrente qui veut que l'idée de nation connaisse un processus d'affaiblissement dans le monde contemporain. L'expérience basque, même si elle ne concerne qu'une province de quelques millions d'habitants, est exemplaire de ce point de vue: le terrorisme de l'ETA (Euskadi Ta Askatasuna, « Patrie basque et liberté »), en effet, demeure une réalité puissante alors même que la nation basque a obtenu une large autonomie, que le mouvement ouvrier prétendument incarné par ce groupe s'est décomposé, et que la dictature franquiste qu'il combattait initialement a laissé la place, il y a un quart de siècle, à une démocratie. Alors que les expériences du terrorisme d'extrême gauche se sont pratiquement achevées, exténuées, celles du terrorisme nationaliste, elles, perdurent ou restent susceptibles de rebondir. La question nationale n'est donc pas liquidée par la globalisation.

## **Le dedans et le dehors**

Selon Michel Wieviorka<sup>13</sup>, le terrorisme islamiste, au sein des sociétés occidentales, vient au bout de parcours d'individus qui, n'ayant pu ou su y trouver leur place, retournent leur ressentiment, leur sentiment d'échec, leur rage, contre l'Occident tout entier. Ce retournement serait, sinon impossible, du moins difficile à transformer en action collective s'il devait trouver l'intégralité de ses ressources exclusivement au sein de la société concernée : les populations y sont bien trop minoritaires et restent, dans l'ensemble, hostiles à la radicalisation de leur religion. Mais il peut, en revanche, prendre la forme d'une action organisée si d'autres, du dehors, lui procurent les

---

<sup>13</sup> Wieviorka, M. (2001), *La différence*, Paris, Balland.

ressources symboliques et pratiques nécessaires. Le propre du terrorisme islamique est alors de conjuguer, dans les expériences les plus significatives, une logique interne de production de ressentiment au sein d'une société et une logique externe, internationale, liée notamment à des conflits d' Afrique du Nord ou du Moyen-Orient.

C'est la France qui a fait les frais de la première expérience forte en la matière, avec la série d'attentats meurtriers de 1995. Le terrorisme, ici, était à la croisée de deux types de dérive. Le premier relevait de problèmes propres à la société française, et notamment de la crise des banlieues populaires, où la conjugaison de l'exclusion sociale et du racisme poussait des jeunes plus ou moins désespérés vers la délinquance ou vers l'islam, et un islam de plus en plus radical. Le second type de dérive tenait à la situation algérienne et à l'effort de certains groupes islamistes algériens d'internationaliser leur action et d'obliger ainsi les autorités françaises à prendre leurs distances par rapport au pouvoir à Alger.

Tous les protagonistes de cet amalgame d'une logique « domestique », interne aux sociétés occidentales, avec une autre logique, transnationale, liée à des pulsions islamistes dans des sociétés du monde arabo-musulman, ne sont pas nécessairement des pauvres ou des esprits frustrés. Il peut aussi s'agir d'individus qui ont reçu une certaine éducation, avant de décrocher par rapport à leur milieu familial d'origine et de s'éloigner de communautés où ils sont nés et ont passé leur enfance, puis qui sont entrés dans la clandestinité et les réseaux activistes. Leur détermination à mourir, le cas échéant, leur « martyrisme » éventuel. Le sacrifice des hommes du 11 septembre n'était pas porté par le désespoir d'une communauté vivante, comme c'est le cas lorsque les auteurs d'attentats-suicides jaillissent des Territoires autonomes palestiniens pour porter la mort sur le sol d'Israël. Ce martyrisme sait mettre la raison au service de la violence illimitée, destructrice et autodestructrice, sans avoir d'autre population de référence que la « communauté des croyants », c'est-à-dire un ensemble indifférencié politiquement, et défini hors de tout cadre politique, étatique ou national.

## **Le terrorisme global**

Après avoir examiné, dans le précédent chapitre, en termes historiques l'évolution récente du terrorisme, dont les significations marquent une rupture par rapport aux années 1970 et 1980, la question de la nouveauté du phénomène peut être abordée en

considérant sa forme et ses modes d'action, et non plus seulement son sens. Les attentats du 11 septembre relèvent-ils d'un nouveau terrorisme, d'un « hyperterrorisme », comme l'ont dit certains experts, c'est-à-dire d'un terrorisme tellement inscrit dans les logiques de la globalisation que l'on est tenté de le qualifier lui aussi de « global » ? À bien des égards, la réponse doit être positive.

Ce terrorisme, en effet, est le fait de réseaux qui s'avèrent d'une grande souplesse, savent se connecter et se déconnecter, et dont bien des connaisseurs, en Europe notamment, disent qu'ils ont appris à se faire « dormants », attendant un simple signal pour se réveiller et passer à l'action. À sa tête, Ben Laden a montré qu'il était un habile acteur du capitalisme financier, au point que l'on a pu réellement se demander si lui ou ses proches n'avaient pas commis un « délit d'initiés » en spéculant, la veille du 11 septembre, sur les conséquences boursières des attentats.

Mais ce terrorisme ne se limite pas à une pure logique de réseau; il a eu besoin d'un territoire pour se construire: ce fut l'Afghanistan des Talibans. Ce qu'il a alors présenté de nouveau, au regard des expériences des années 1970 et 1980, c'est le rapport qu'il a entretenu avec cet État, qu'il a, sinon subjugué, du moins conduit à se subordonner à sa logique propre, celle du jihad anti-américain et de la terreur. L'État taliban, en effet, s'est laissé mener à sa perte en se faisant absorber dans la logique d'Al-Qaïda, s'embarquant dans des combats planétaires que les Talibans n'ont pu refuser, jusqu'à s'y ruiner en suscitant l'entrée en guerre des États-Unis. Le sens de, l'action était donné par les terroristes, auxquels l'État qui les accueillait était inféodé.

L'autre raison pour laquelle le terrorisme de Ben Laden est de nature globale est que son espace d'intervention recouvre la planète entière, et que son ennemi ressemble à celui des mouvements qui se dressent contre la mondialisation libérale, par exemple à l'occasion des grands rassemblements de Seattle, de Porto Alegre ou de Gênes. Il ne dénonce rien moins, en effet, que l'impérialisme américain, ce que ces mouvements sont souvent tentés de faire, et se présente comme un champion de l'islam attaqué par la toute-puissance américaine, elle-même conjuguée à l'État honni d'Israël.

Ce nouveau terrorisme est global, aussi, parce qu'il semble se désintéresser du cadre de l'État-nation pour agir, à l'échelle mondiale, au nom d'un projet allant bien au-delà de toute éventuelle tentative de prise du pouvoir. La visée est planétaire ; le combat est une

croisade, le jihad du bien contre le mal, et il ne s'agit assurément pas de se contenter de renverser tel ou tel régime impie.

Il est global, encore, dans son recrutement. Celui-ci est planétaire, et ceux qui sont passés par les camps d'entraînement d'Al-Qaïda provenaient de nombreux pays, qu'ils avaient quittés pour donner un sens à leur existence au moyen d'une action religieuse et sans frontières, bien plus que pour se préparer à des combats politiques ou armés au sein de leur propre société d'origine. Mais, s'ils ont abouti dans les camps d'entraînement d'Afghanistan et du Pakistan, c'est parce que des réseaux ont contribué, depuis une vingtaine d'années, à structurer leurs déplacements à l'échelle de la planète - ce qui est une marque supplémentaire de la « globalisation » de ce terrorisme.

On présente souvent l'islamisme radical comme une réponse au blocage politique imposé par des États autoritaires interdisant toute expression d'une opposition politique. Dans cette perspective, la religion, dès lors que les mosquées ne peuvent être entièrement sous le contrôle du pouvoir, apporte un exutoire à des revendications privées d'expression. Cette approche convenait bien aux mouvements islamistes en période d'expansion, qu'il s'agisse des Frères musulmans en Égypte, du mouvement chiite débouchant sur le renversement du chah et la révolution iranienne à la fin des années 1970. Mais cette idée est particulièrement inadaptée au cas de Ben Laden et d'Al-Qaïda : l'action, ici, ne s'explique que bien peu par le caractère autoritaire des régimes d'où sont issus les activistes. Certains venaient d'ailleurs de pays démocratiques, y compris des États-Unis ou de France, et tous s'accommodaient fort bien de l'autoritarisme des Talibans. La plupart, surtout, avaient rejoint l'organisation avec des préoccupations allant bien au-delà du simple projet de renverser le régime de leur pays d'origine.

Ce terrorisme, enfin, serait global parce qu'il a frappé de façon imprévue, sinon imprévisible, parce qu'il a inventé un nouveau répertoire ou encore parce qu'il reposerait sur un usage novateur des médias et des moyens modernes de communication. Il faut ici être prudent. Le terrorisme est toujours rationnel et utilise ses ressources de façon instrumentale. Ce qui l'a rendu inouï en septembre 2001, c'est la dimension suicidaire et spectaculaire des attentats: jusque-là, les auteurs de tels actes s'efforçaient de négocier. Le saut dans la nouveauté, sinon l'inimaginable, c'est d'abord la détermination à mourir, avec pour corollaire l'idée d'un engagement si absolu qu'il interdit toute perspective de négociation. Le terrorisme, ici, est pure rupture; il rejette toute possibilité de discussion

et de communication; il relève d'une guerre totale dont l'horizon ne peut être que la destruction de l'ennemi.

## **L'impact des attentats suicides**

Les attentats anti-américains qui se succèdent entre 1996 et 2001 ont pour caractéristique commune le suicide de ceux qui les ont perpétrés. Il s'agit là d'un fait nouveau dans l'activisme islamiste sunnite contemporain. Le suicide comme mode d'action politique, si l'on en trouve des témoignages dans l'islam médiéval était l'apanage de l'islamisme chiite. Sa première manifestation de masse advint lors de la guerre déclenchée par Saddam Hussein contre la République islamique d'Iran, en septembre 1980. Les Jeunes volontaires bassidj iraniens, entraînés par un zèle mortifère, allaient se faire sauter délibérément sur les champs de mine irakiens – convaincus de monter au paradis des martyrs - afin de libérer la voie à l'offensive de l'armée régulière. Cette pratique passa au monde arabe par le biais des chiites libanais du Hezbollah et des groupuscules alliés. Elle devait s'avérer imparable: les contingents américains et français de la Force multinationale quittèrent le Liban à la suite des attentats-suicides de 1983, et, plus encore, l'armée israélienne abandonna le Sud-Liban en mai 2000, jugeant insupportable le coût social et politique de la mort des soldats de Tsahal victimes de ces attentats, au regard des avantages de l'occupation.

De ce fait, la pratique de l'attentat-suicide acquit un prestige considérable. Il apparaissait ainsi, dans un Moyen-Orient où le déséquilibre des forces militaires, conventionnelles nucléaires, favorisait sans appel Israël et les États-Unis, comme une manière de rétablir un « équilibre de la terreur ». Ce faisant, le système de signes du terrorisme fonctionnait selon un double registre. En premier lieu, il exerçait une pression sur Washington et Tel-Aviv dans l'espoir de leur arracher des concessions. Simultanément, le prestige dérivé de ces résultats, le nimbe du martyr dont étaient auréolés les auteurs des attentats, renforçaient, à l'intérieur même des sociétés musulmanes, le camp des partisans du jihad, contraignant les islamistes issus des classes moyennes à emboîter le pas à ceux en qui les masses populaires voyaient des champions héroïques face aux ennemis américain et israélien. Cela représentait un défi majeur pour les États arabes, dont l'incapacité militaire à affronter Israël n'en semblait que plus flagrante - ce qui minait leur légitimité, construite sur leur aptitude à défendre la nation arabe, au nom de

laquelle la plupart avaient verrouillé le système politique, interdit l'expression du pluralisme, et empêché la rotation des élites, afin de conserver le pouvoir dans les mains des mêmes familles ou des mêmes ethnies.

## **Un processus d'inversion**

Il peut être utile, ici, d'utiliser l'outil d'analyse particulier que constitue le concept d'« inversion » décrit par Michel Wieviorka<sup>14</sup>. Il permet de caractériser les épisodes les plus significatifs du terrorisme. « L'inversion est un processus au cours duquel un acteur passe à une violence extrême, terroriste, au fil d'une perte de sens qui le conduit à distordre les significations initiales ou fondatrices d'un combat ancré, à l'origine, dans des relations sociales ou politiques, à les pervertir et les dénaturer jusqu'à les renverser, quitte à ce qu'il invente ou adopte alors un nouveau sens pour légitimer son action. »

La particularité du terrorisme islamiste réside dans le saut qui s'opère entre le point de départ et celui d'arrivée. Ceux qui ont rejoint Al-Qaïda se sont, dans l'ensemble, considérablement éloignés de leur société ou de leur communauté de naissance, quand ils ne se sont pas coupés de leur propre famille, qui découvre parfois, 15 ou 20 ans plus tard, la trajectoire d'un fils retrouvé dans la liste des auteurs des attentats du 11 septembre ou dans celle des morts d'un bombardement américain en Afghanistan. Ce sont souvent des « paumés », des déracinés. des illuminés. des aventuriers aussi, partis à la recherche d'une cause qui n'est pas celle d'un mouvement national en quête d'un État, comme ce fut le cas avec le mouvement palestinien. L'inversion, ici, signifie que des individus en totale perte de sens embrassent une croyance religieuse excessive qui les embarque dans des engagements planétaires sans frontières. Elle est bien, de ce point de vue, propre à l'ère de la globalisation.

---

<sup>14</sup> *ibid*



## CONCLUSION

Aujourd'hui comme hier, il faut, pour comprendre le terrorisme, accepter qu'il procède de la rencontre de deux types de logiques : celle qui renvoient au jeu des États, à l'argent, à la géopolitique, à l'intervention de forces souvent discrètes, voire occultes (les services secrets notamment), et à toutes sortes de manipulations et celles, en revanche, qui procèdent du sens, de processus où se constituent puis se transforment des acteurs qui passent à une violence qui peut être sans bornes.

Le terrorisme de Ben Laden a surpris parce qu'il atteignait les États-Unis en deux lieux particulièrement symboliques, et parce qu'il a causé des morts en nombre impressionnant, produit un spectacle hallucinant. Sans rompre entièrement avec les formes antérieures de ce type de violence, il les a profondément modifiées : un rapport à un État sanctuaire, certes, mais de type inédit (avec les Talibans) ; un engagement entier, puisque éventuellement martyriste, qui modifie complètement la donne par rapport aux terroristes d'hier ; une inversion passant par une perte totale du sens initial et une surcharge massive de significations religieuses ; enfin, une combinaison de cette religiosité extrême avec la maîtrise des techniques financières du capitalisme le plus moderne, d'un côté, et celle des technologies contemporaines de communication, de l'autre.

S'il a surpris, c'est aussi parce que, dans ses deux logiques, ce terrorisme interpelle l'Occident, et en particulier les États-Unis, d'une façon qu'il leur est difficile d'entendre. La logique du jeu des États, en effet, met en cause les liens inavouables de la première puissance du monde avec divers régimes, et en premier lieu l'Arabie Saoudite, dont le soutien à toutes sortes de mouvements islamistes sunnites est patent depuis de nombreuses années, y compris lorsqu'il s'agit de mouvements terroristes. La logique des acteurs, de son côté, demande, pour être comprise, une sensibilité aux réalités sociales de diverses sociétés, aux processus qui les transforment. Cette sensibilité ne peut s'exercer quand le terrorisme est perçu comme un problème extérieur à la société ou à l'époque dans laquelle on se situe. Lorsque le terrorisme frappe la société où l'on vit, lorsqu'il devient une source d'inquiétude grave, le plus urgent pour l'opinion, les médias et la classe politique n'est pas de reconstituer les processus sociaux, politiques et

culturels qui, au fil de longues années, lui ont donné naissance, mais bien davantage de rentrer dans les calculs immédiats des acteurs. Quoiqu'il en soit, la connaissance du terrorisme ne s'acquiert pas à chaud. Malheureusement, à froid, on ne s'en préoccupe guère, et parfois on l'oublie.

Certes, depuis que les États-Unis, suivis par d'autres pays, ont décidé de lui livrer une « guerre » sans merci, le terrorisme n'est plus oublié, et il convient de s'interroger sur l'adéquation de cette thématique de la guerre avec le terrorisme en général. Si « le » terrorisme ne renvoyait qu'à un ensemble de moyens (attentats, enlèvements, etc.) utilisés par des acteurs tous entièrement et unanimement condamnables, le discours de la guerre pourrait être acceptable. Mais règlera-t-on de cette façon les questions palestiniennes ou tchéchènes ? Face à un acteur terroriste précis, il est déjà difficile, et presque impossible, d'obtenir l'unanimité internationale; mais, face à l'ensemble des phénomènes qui dessinent « le » terrorisme, ce projet semble irréaliste ou limité à des discours de façade.

Il n'y a là rien de nouveau. Le droit international ne peut guère promouvoir une définition universelle du terrorisme, et pas plus les grandes organisations, comme l'Organisation des Nations unies. Aujourd'hui comme hier, les États affirment leur hostilité absolue au terrorisme, mais il faut garder à l'esprit qu'ils sont toujours disposés à oublier les grands principes dès lors que le phénomène les concerne concrètement et qu'ils peuvent trouver intérêt à négocier avec des « terroristes » ou à céder discrètement à certaines de leurs demandes pour éviter le pire.

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
CHAPITRE PREMIER : L'influence du terrorisme sur les États, la leçon de l'histoire	7
L'abolition de l'État et le rejet de l'autorité : l'anarchisme	7
Anarchisme individualiste et anarchisme communiste	7
L'individu et l'association chez Stirner	8
Le mutuellisme de Proudhon	8
L'internationalisme de Bakounine	9
L'anarchisme communiste de Kropotkine	9
Le mouvement politique anarchiste	10
La condamnation de l'autorité politique et religieuse	11
Les terrorismes d'extrême gauche : La Fraction Armée Rouge et Les Brigades Rouges	12
La fraction armée rouge (FAR)	12
La fin du terrorisme d'extrême gauche	14
CHAPITRE DEUXIEME : le terrorisme islamiste	15
Les legs du passé : la première guerre d'Afghanistan	16
La notion de jihad	16
L'invasion de l'Afghanistan par les soviétiques : le jihad défensif	17
Les séjours dans les camps d'entraînement	18
La genèse d'Al-Qaïda	18
L'endoctrinement dans les camps	19
Une idéologie hybride	19
Le retournement du jihad contre l'Occident	20
La dissémination de la guérilla jihadiste et son échec : 1992-1997	21
Chasser les Américains de la péninsule arabique	21
L'échec de l'expérience algérienne : le GIA	22
La phase terroriste: 1996-2002	22
Ben Laden - entre mystère et réalité	23
Les finalités du terrorisme	23
L'échec final du jihadisme	25
CHAPITRE TROISIEME : Le terrorisme islamiste et les démocraties	27
La globalisation et le doute sur l'idée de nation	27
Le dedans et le dehors	28
Le terrorisme global	29
L'impact des attentats suicides	32
Un processus d'inversion	33
CONCLUSION	35
BIBLIOGRAPHIE	39



## BIBLIOGRAPHIE

- Arvon, H. (1973), Max Stirner ou l'expérience du néant, Seghers ;
- Furet F., Liniers A. et Raynaud P. (1985), Terrorisme et démocratie, Paris, Fayard ;
- Gayraud, J.-Fr. et D. Sénat (2002), Le Terrorisme, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? » ;
- Hoffinan, B. (1999), La Mécanique terroriste, Paris, Calmann-Lévy. ;
- Huntington, S. (1996), The Clash of Civilizations and the Remaking of the World Order, Simon and Schuster, New York (traduction française : Le choc des civilisations et l'ordre mondial, Paris, Odile Jacob, 1997) ;
- Kepel, G. (2000), Jihad, expansion et déclin de l'islamisme, Paris, Galimard ;
- Kepel, G. (2001), Chronique d'une guerre d'Orient, Paris, Galimard ;
- Proudhon, P-Jo. (1997), Théorie de la propriété, Paris, L'Harmattan, coll. « Les introuvables » ;
- Rémond, R (2002), Du mur de Berlin aux tours de New-York, Paris, Bayard ;
- Roy, O. (1992), L'Échec de l'islam politique, Paris, Le Seuil ;
- Roy, O. (2002), L'Islam mondialisé, Paris, Le Seuil ;
- Roy, O. (2002), Les illusions du 11 septembre, Paris, Le Seuil, coll. « La république des idées » ;
- Schmitt, K. (1962), Théorie du partisan, Paris, Flammarion ;
- Wiewiorka, M. (1995), Face au terrorisme, Paris, Liana Levi ;
- Wiewiorka, M. (2001), La différence, Paris, Balland ;